

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Costume de printemps pour les courses,
en grosse vigogne marine garnie d'appliques-quilles
en drap ivoire brodées de jais.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

MODES



INSATIABLE dans ses caprices, la mode amène chaque jour, en ce moment, quelques nouvelles modifications à ses fantaisies de la veille.

Ainsi, savez-vous le bruit qui court ? Il est du reste accrédité par les tentatives de certains grands prêtres de la nouveauté. Pour satisfaire aux désirs des mécontents, ou plutôt des mécontentes, on essaie de revenir aux jupes rondes, voire même aux jupes courtes !... Mais, comme on conserve la forme collante, je doute, je l'avoue, du succès de ces tentatives. Seules, certaines jeunes filles ou jeunes femmes, très sveltes, pourront se permettre d'expérimenter la chose ; encore doute-je que cela soit gracieux... On aura toujours l'air d'avoir oublié de mettre sa robe, et d'être restée en jupon de dessous. Les jupes courtes ne sont possibles qu'avec de l'ampleur, des paniers, ou des retroussés quelconques. Qui vivra verra, dit le proverbe. Dans quelques semaines, d'ici le Grand-Prix, cette mode sera, ou aura vécu. Mon devoir, à moi, est de vous signaler ce qui se fera bien plus encore que ce qui se fait. Je l'accomplis. Mais il ne m'est pas défendu non plus, je pense, d'y ajouter mes appréciations personnelles. Je vous les communique. Faites-en ce que bon vous semblera.

J'ajoute encore un mot : avec ces jupes rasant terre ou ne dépassant pas la cheville, s'accroît la mode du *corsage-souave*. A son égard, la description devient inutile, son nom seul indique sa forme. C'est donc plutôt une veste qu'un corsage, dont l'entrebâillement du devant permet d'apercevoir de riches et élégants gilets, ou de légers et coquets bouffants en gaze ou en mousseline de soie ; le tout retenu à la taille par une petite ceinture ronde, étroite, et souvent en galon d'or ou d'argent ; ou bien en galon russe

mélangé de métal et incrustation de cuir. Ce dernier genre fait fureur au Concours hippique, sur les blouses russes, qui ont aussi une imposante majorité parmi toutes les élégances de la saison. Ces blouses vont à ravir aux femmes maigres.

En lainage, l'étoffe à la mode et que l'on s'arrache à prix d'or, est la grenadine noire plissée et rayée de loin en loin, soit en travers, soit en long, par un cordon en relief de nuance tendre : vert pré, mauve, lilas, bleu pâle ou rouge ; oui, rouge, car le rouge, fort délaissé depuis quelque temps, reprend peu à peu son empire d'antan... Les chapeaux sont les premiers à lui rendre hommage ; beaucoup sont garnis de velours ou de rubans rouges, dans tous les tons. Cela est gai, et va à ravir à presque tous les teints.

La guipure d'Irlande est, chaque jour, plus appréciée. Blanche, écru ou noire, véritable ou en imitation, elle est également reine sur nos robes comme sur nos vêtements. Les manches à gigot, les vraies manches à gigot, n'empiétant pas sur l'épaule, mais très amples sur le gras du bras, sont tout à fait revenues. Elles forment donc une sorte de gros bouillon qui va en diminuant jusqu'au-dessous du coude, et se termine presque sur les mains par un haut poignet serré. Ce poignet se fait beaucoup en guipure d'Irlande à clair. Je crois, comme tous ceux qui s'occupent de mode, au succès de cette manche pour la belle saison.

Les ombrelles, dont je vous disais un mot dernièrement, sont assez simples, quant à présent ; beaucoup se font en étoffe de soie tendue, mais largement bordée d'un entre-deux ou d'une dentelle également tendue. Les manches se font hauts, afin de pouvoir servir de cannes, cravatés de rubans, et terminés par une béquille en Saxe, un milord ou une poignée de fantaisie en or, en argent, en argent niellé ; enfin, en bijouterie de fantaisie ou non. Les élégantes font faire leurs ombrelles assorties d'étoffe et de nuances à leurs costumes, par conséquent elles en ont autant que de robes, ce qui est un peu coûteux et d'un exemple impossible à imiter, pour la plupart des femmes ; les ombrelles ou encas, qui doivent accompagner les costumes-tailleur ou les trotteurs, se montent principalement sur un manche

en bois naturel. Ce sont, bien entendu, les ombrelles les plus simples.

Quand on ne veut ou ne peut pas varier ainsi cette fantaisie utile, le mieux est de choisir, pour s'habiller, une ombrelle noire ; quant à l'autre, il n'est pas difficile de trouver dans les teintes neutres quelque chose de gentil qui aille à peu près bien avec tous les costumes. Pour les grandes toilettes, et lorsqu'on ne sort pas à pied, l'ombrelle blanche est toujours la plus élégante et la plus distinguée. En ce cas, on utilise beaucoup la gaze, le tulle, la mousseline de soie couplée ou unie avec de la dentelle encastrée dans l'étoffe, ou de petits rubans-comètes passés, au bord, dans des engrêlures ou des trous-trous. Les petits rubans-comètes se mettent partout : sur les robes, sur les vêtements, sur les ombrelles comme sur les éventails. La prochaine fois, je vous parlerai de ces derniers puisqu'ils se portent non seulement en soirée mais à la ville, et que la saison des voyages et des garden-parties qui s'ouvre, leur donne un regain d'utilité et de vogue.

Je termine par la description d'un ravissant costume remarqué à l'un des grands mariages de ces jours derniers. C'était une toilette en vigne vert d'eau, glacé blanc, garnie d'incrustations de guipure d'Irlande blanche disposées en quille sur un des côtés de la jupe ; cette dernière était légèrement drapée sur le tablier et terminée par des créneaux retombant sur un jupon de guipure d'Irlande tendu sur un fond de soie. Le corsage, rentré dans une haute ceinture Empire drapée, était garni d'un empiècement en guipure d'Irlande. Les manches à gigot étaient faites comme celles que je vous ai décrites plus haut. Quant au chapeau, c'était un pouf, un rien, en tulle givré d'où s'échappait une ravissante aigrette poudrée de diamants. Les brides, tordues autour du chignon, étaient en ruban glacé vert d'eau et nouées légèrement de côté, mais sans bouts flottants. On va, du reste, dit-on, abandonner un peu les brides longues pour revenir aux brides courtes et étroites. On annonce même que beaucoup se noueront derrière pour la belle saison.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Charmant talent que celui de M^{lle} Thirion. Savoir approprier à toutes les tailles la mode actuelle, n'est point chose aisée. C'est cependant la marque distinctive de cette excellente couturière. On trouve chez elle les plus séduisants costumes et la plus aimable complaisance. Une coupe de corsage fort élégante, des garnitures coquettes remplies de surprises, des jupes s'inclinant avec grâce et des manches bien jolies,

donnent aux robes et costumes de M^{lle} Thirion un cachet comme il faut, bien fait pour séduire.

Citons une robe à 60 fr., en un joli lainage, pour les dames ; et à 50 fr. pour les jeunes filles, avec une façon de corsage croisé qui va fort bien. M^{lle} Thirion demeure 47, boulevard Saint-Michel.

Explication des Gravures noires

(pages 145 et 147)

Costume de printemps pour les courses, en grosse vigogne marine garnie d'appliques de drap ivoire brodées de jais. — Jupe-fourreau avec petite traine, doublée de taffetas assorti, garnie au tablier de longues appliques-quilles, en drap ivoire, brodées de cabochons de jais se diminuant vers la pointe.

Jaquette longue, très ajustée, ouvrant sur un gilet en drap ivoire. Garniture d'appliques en drap, perlées de cabochons se répétant aux poches et au bas des manches. Le col droit, devant, se perd dans le col Médicis qui prend à la couture de l'épaule.

Petit chapeau évasé, avec nœud chiffonné en surah bleu très léger, garni d'un pouf de plumes bleues foncées, et de galons d'argent. Brides étroites en satin ivoire.

Vêtement en lainage de fantaisie pour grand deuil. — Le dos est cintré par deux plis qui partent de l'encolure, et qui cerment le milieu du dos, plat. Le devant est vague. Pour garniture, une écharpe-volant en crêpe, très froncée à l'encolure; elle se continue en deux longues spirales qui dépassent le bas du vêtement.

Ce vêtement coûte de 125 à 150 francs.



Vêtement en lainage fantaisie pour grand deuil.
(Devant et dos).

De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Explication de la Gravure coloriée 4882

COSTUMES DE FILLETES ET DE GARÇONS

Costume en cheviotte beige pour garçon de 5 ans. — Culotte froncée au-dessous du genou et blouse retournée à la taille, garnie de galon russe. Le col est en serge blanche comme le plastron et le poignet; tous les trois sont ornés de galon.

Chapeau de paille.

Robe en velours bleu pour garçon de 3 à 4 ans. — Jupe montée à plis creux au bas du corsage, qui est ouvert sur une chemisette blanche garnie de dentelle. Col-pèlerine composé de deux rangs de dentelle s'arrêtant sous le bord ouvert du devant, lequel est souligné par de petits boutons.

Ceinture de galon brodé, maintenue dans des passants en velours.

Chaussettes bleues. Souliers vernis.

Robe en soie pampadour fond blanc pour petite fille de 3 à 5 ans. — Jupe longue garnie de deux volants de dentelle. Corsage décolleté en carré, avec une berthe en dentelle montée à un biais plissé qui en suit le contour. Manche courte faite d'un bouillon.

Ceinture en ruban groseille.

Capeline en surah et dentelle, piquée d'un nœud, et mentionnière groseille.

Bas rosés et souliers en chevreau mat.

Robe pour fillette de 7 à 9 ans (patron découpé du corsage). — La jupe est garnie d'une bande plissée en surah qui remonte jusqu'à la taille en formant un angle. Le corsage tendu, avec une veste figaro sous laquelle se détachent deux draperies en surah qui se réunissent en pointe à la taille.

Ceinture en ruban nouée en flot. Petit ruché et bande bleue plissée au-dessus contournant le figaro.

Costume pour garçon de 7 ans et plus (patron découpé du pantalon et de la jaquette marine). — La chemisette bouffante ainsi que le col marin, est en flanelle rayée.

Explication de la Feuille de Patrons et de Broderies

Broderie soutache pour devant de corsage et manches.

Broderie en ganse ronde, avec perles de jais, pour jupe.

Couverture de livre. — Broderie au passé sur satin couleur cuir russe.

Deux festons, grandes feuilles, pour taie d'oreiller et drap.

Cadre pour grande photographie. — Suite de violettes au passé.

Initiales pour mouchoirs, taies d'oreiller, serviettes.



CHRONIQUE



AMAI fête de Pâques ne s'était, bien à l'avance, annoncée par un renouveau dont l'aube fût plus charmante. Chacun savait bien ce qu'il en serait de ces premiers beaux jours; personne n'ignorait qu'ils étaient d'avance condamnés à se montrer passablement fugitifs. Mais il existe encore, par bonheur, des sages qui savent jouir du charme de la minute présente sans le détruire par l'appréhension du temps qui suivra. Aussi, sous l'influence d'un printemps tôt venu, Paris s'est vu durant les vacances qui s'achèvent, abandonné par tous ceux qui pouvaient et souhaitaient aller célébrer hors de ses murs la fête de la Résurrection, voir ailleurs que sur ses boulevards et ses promenades la jolie verdure délicate, fine, transparente comme un léger voile; sentir dans la campagne l'odeur fraîche des premiers lilas et y entendre, la veille de Pâques, le carillon joyeux des cloches, agitées dans une sonnerie triomphante.

Elles résonnaient peut-être encore, que déjà la vie mondaine reprenait son cours, interrompu durant une semaine au plus. Maintenant voici de nouveau se suivre et s'annoncer les séances musicales, représentations de salon, bals blancs et multicolores terminés au grand jour par des cotillons pourvus d'accessoires de plus en plus... singuliers. N'a-t-on point vu des danseuses recevoir, entre autres bibelots, des oiseaux — non pas des perruches, celles-ci sont en quarantaine — des oiseaux bien vivants enfermés dans de mignons sabots dorés; ou, mieux encore, de petits chiens, — également vivants, les infortunés, — qui ne laissaient point d'encombrer un peu celles à qui ils étaient offerts. En particulier, durant le souper, ils étaient embarrassants.

Somme toute, Paris semble disposé à s'amuser comme de coutume durant les semaines qui viennent, et l'approche du 1^{er} mai ne paraît point troubler les couples infatigables qui tourbillonnent, pour leur plaisir, la nuit durant. Tout au plus, çà et là, une allusion à la fameuse date; quelque beau cavalier rééditant, avec un sourire, le mot célèbre: « Nous dansons sur un volcan »; cela, tout en bostonnant avec entrain, tandis que l'orchestre rythme un rapide air de valse, entraînant comme un chant tzigane.

Le « volcan » fera-t-il éruption?... Les timides, ceux qui, à la façon des enfants, ferment les yeux quand le danger approche, disent avec crainte et tremblement que tout est possible. D'autres, au contraire, faisant profession de ne rien redouter,

affirment en toute assurance qu'aucun danger n'est en perspective, l'autorité sachant toujours maintenir l'ordre; ce qui est tout à fait prouvé. En résumé, jusqu'ici, les Parisiens, satisfaits de l'arrestation de Ravachol, ne paraissent point saisis de la panique qui s'était emparée d'eux, il y a tantôt deux ans, à la venue de ce terrible 1^{er} mai, et transforma complètement pour un jour la physionomie de Paris, les rues devenant désertes, les omnibus se trouvant privés de voyageurs, et les magasins s'abritant de leur mieux sous leurs volets bien clos... A peine peut-on constater une légère baisse dans le thermomètre de la sécurité générale et remarquer une certaine inquiétude chez les personnes qui ont l'avantage d'habiter sous le même toit que d'illustres magistrats, encore que de consciencieux factionnaires les couvrent de leur protection.

Il est probable cependant que l'ouverture du Salon ne sera point brillante ainsi qu'elle l'était jadis. Toutes les élégances seront réservées pour le jour du *Vernissage* qui aura le plaisir de voir surgir en son honneur toutes sortes de petits chefs-d'œuvre émanés de chez quelque modiste en renom. Et nul visiteur masculin ne soupçonnera quelle grave affaire a été le choix de ces riens de paille, de tulle ou de dentelle, s'il ne lui a été donné de suivre les péripéties de ce choix, lesquelles sont quelquefois bien amusantes à observer. Règle générale aujourd'hui, les « artistes en chapeaux » vraiment dignes de ce nom reçoivent leurs clientes dans de véritables salons pourvus de meubles de style, d'étagères, de plantes vertes, et elles-mêmes sont habillées selon la mode décrétée par les plus doctes couturiers.

Leur langage est, du reste, à la hauteur de leur mérite, et révèle à quel point le génie créateur et le sentiment de l'esthétique les dominent.

Exemple :

A la cliente assise devant une haute psyché :

— Pour vous, madame, je rêve quelque chose d'exquis et qui s'harmonisera absolument avec le caractère de votre visage... Je vais vous montrer notre dernière création... C'est tout un poème !

Et, se tournant vers la jeune fille très élégante, elle aussi, qui attend les ordres de la grande maîtresse :

— Mademoiselle, apportez-nous donc le chapeau *moutarde* (jadis on eût dit : mordoré) Il est adorable, madame, vous allez voir.

Ici apparition du chapeau *moutarde*. Essayage dudit chapeau. La cliente se considère de face, de profil, de trois-quarts, dans les glaces complaisantes disposées pour elle à cet effet; et elle s'examine avec une attention plus ou moins

profonde, — selon sa nature, — d'un air plus ou moins satisfait, pendant que l'artiste contemple son ouvrage, disant avec conviction :

— L'effet est charmant!... La ligne est excellente; la nuque, les cheveux, les fleurs qui les surmontent... le tout forme une courbe délicieuse, etc., etc.

Et la scène de continuer ainsi, tandis qu'à la suite du chapeau *moutarde*, en apparaissent d'autres de nuances diverses, en paille bise, vert pré, rouge fleurie de violettes ou de lilas mauve, les uns empanachés, les autres ornés de rubans de paille qui s'élèvent d'avant en arrière, par-dessus la calotte, ressemblant, de profil, aux arceaux d'un jeu de croquet et décorés du nom charmant de *cornes de bélier*... Vraiment, il serait dommage que les manifestations des anarchistes vinssent empêcher ces coiffures si remarquables de se montrer au grand jour.

Beaucoup d'entre elles ont pu déjà, heureusement, se produire dans les théâtres, les concerts, voire même à ceux — désormais sans lendemain — de la Rose + Croix, dont les brillantes soirées étaient devenues houleuses, tout comme de simples réunions publiques.

Chose triste, l'Ange de la Rose + Croix, peint avec de si éclatantes couleurs par M. de La Rochefoucauld, n'a pu maintenir la paix entre le Sâr et son archonte, qui ont désormais rompu toute alliance.

Le Sâr, toujours majestueux, avait révoqué son archonte; mais celui-ci n'en a eu cure, étant sans doute d'humeur peu soumise et ayant pour lui, — avec trop de raison, — le sentiment que la question financière, où il était seul intéressé, faisait de lui le vrai propriétaire de ce Salon so-disant mystique.

Maitre il est resté au Temple, aujourd'hui fermé, de la Rose + Croix; le grand prêtre dudit temple a dû renoncer à y régner en souverain et, en dépit de ses protestations, n'a pu empêcher d'avoir lieu la soirée musicale annoncée... L'audition promise des fragments de l'œuvre de Wagner s'est donc accomplie, envers et contre le Sâr, devant un public très nombreux, car Wagner, honni autrefois en France, est en passe d'y devenir, en son genre, une manière de divinité.

Bien plus, si nous en croyons M. John Grand-Carteret, auteur d'un récent volume, *Wagner en caricatures*, ce serait Paris qui aurait fondé, en Allemagne, la réputation du maître. En effet, Wagner voulait déshabituer ses compatriotes de goûter indifféremment Meyerbeer, Verdi, Massenet, Gounod, Strauss. Il prétendait régénérer le goût musical de ses compatriotes. Or, ceux-ci ne paraissaient guère disposés à se laisser régénérer, et les efforts du maître demeuraient infructueux, quand le public parisien se prit à malmenier d'importance les œuvres qu'il lui présentait. Aussitôt, le patriotisme s'en mêlant, les Allemands s'empressèrent de déclarer que, pour avoir tant d'ennemis, il fallait « qu'il fût bien du terroir, qu'il eût une conception, un idéal purement germanique... » Et ainsi, nous raconte M. Grand-Carteret, Wagner passa dieu en Allemagne.

L'amour-propre national est bien puissant; mais il ne parviendrait probablement pas à transformer en maître M. Sullivan, auteur de la partition qui accompagne la comédie poétique de lord Tennyson, représentée il y a quelques semaines à New-York.

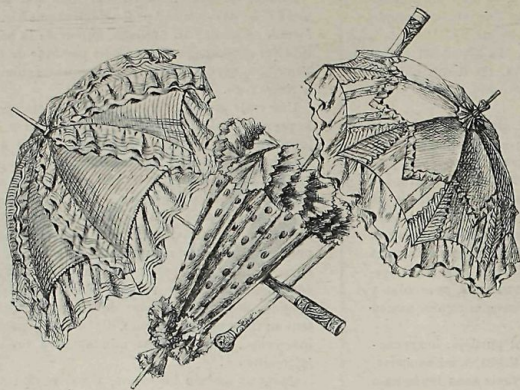
Une vraie *première* à sensation. Ce n'était point la première fois que le poète-lauréat, qui a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans, livrait à la scène quelques-unes de ses œuvres. Mais jusqu'ici l'art dramatique n'avait rien ajouté à sa gloire. Si nous en croyons les comptes rendus venus d'outre-mer, ses *Forestiers* auraient été fort bien accueillis, pour leur poésie d'abord, puis aussi pour la brillante mise en scène qui les encadre... Il y a tel ballet dont la réputation est désormais faite. N'y voit-on pas, dans la plus poétique des forêts, danser de petites fées portant au front une étoile faite, disent les journaux indiscrets, d'une lampe minuscule à lumière intermittente!

Quant au poème lui-même, il est revêtu d'un caractère tout Moyen âge, ce qui n'est pas surprenant, puisque il met en scène l'*outlaw* Robin Hood et le roi Richard, celui-là même qui effrayait si fort les Sarrasins; et tout à la fois il renferme de délicieux duos d'amour et des épisodes d'une brutalité accomplie inventés pour un public dont les nerfs sont robustes. Les Yankees sont gens fort sages; ils viennent au théâtre, disent-ils, non pour critiquer, mais pour s'amuser; et d'ailleurs ils ne sont point choqués de voir le héros, Robin Hood, dévaliser les voyageurs sur les routes, rouer de coups les plus inoffensifs, sous les yeux même de sa poétique fiancée, Marian, fille d'un puissant seigneur ruiné.

Etant donné le goût régnant en France à cette heure pour la littérature étrangère, nous pouvons nous attendre à voir un jour ou l'autre quelque théâtre parisien offrir l'hospitalité aux *Forestiers* de lord Tennyson. Car les Etats-Unis, étant avant tout la terre de la liberté, ne conservent point la propriété des œuvres dramatiques aussi jalousement que l'Italie garde ses collections artistiques.

C'est, en effet, une curieuse et ironique histoire que celle de ce prince Sciarra qui, possédant une galerie évaluée à plusieurs millions, ne peut se défaire d'aucune des toiles qu'elle contient, alors que des désastres financiers ont diminué plus que de raison sa fortune. Mais la loi est là, formelle : les propriétaires de collections artistiques doivent les transmettre intactes à leurs héritiers. Ils n'en sont que les propriétaires relatifs. Or le prince Sciarra, pensant peut-être qu'en certaines circonstances les lois sont faites pour être violées, a réussi à faire franchir la frontière à plusieurs de ses toiles... D'où grand émoi à Rome, menace de procès, etc., etc., et difficultés inouïes pour le prince de se défaire maintenant de ses chefs-d'œuvre.

Plus heureux a été le possesseur du célèbre portrait de César Borgia, acquis il y a quelques mois par M. de Rothschild. Au désir du prince



GRUPE N° 4 : Ombrelle en mousseline de soie mais. — Ombrelle mauve en soie molle.
Ombrelle en tulle rouge brodé de larges paillettes.

GRUPE N° 1 : Ombrelle en mousseline de soie à fines rayures mais sur fond blanc.
— Sur chaque arête, deux volants forment un ornement original qui, l'ombrelle fermée, produit l'aspect d'un flot. Même volant au bord, mais plus haut.

Ombrelle en soie molle mauve pâle. — Se découpe en dents aiguës sur une bordure de tulle ornée de plis, avec ruche sur le raccord de l'étoffe. Double volant de soie et de tulle.

Ombrelle en tulle de soie rouge brodé de larges pastilles et doublée d'une soie légère. Garniture du bord et du sommet : bande de soie déchiquetée ruchée en coquilles.

GRUPE N° 2 : Ombrelle genre très orné. — Les côtes sont faites de plis disposés en chevrons. Cette disposition est cernée de légères ruches en taffetas déchiqueté. Au bord, haute dentelle sur volant de taffetas déchiqueté faisant transparent.

Très grande ombrelle de voiture en mousseline de soie crème non doublée, à larges rayures roses satinées. — Le volant, très ample, froncé et monté en tuyautés. Au sommet de l'ombrelle, double bouillonné de mousseline avec tête satinée. Au manche, chou de mousseline très chiffonné.



Costume de promenade en pékin mauve et pensée.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Nouveauté élégante et confortable.

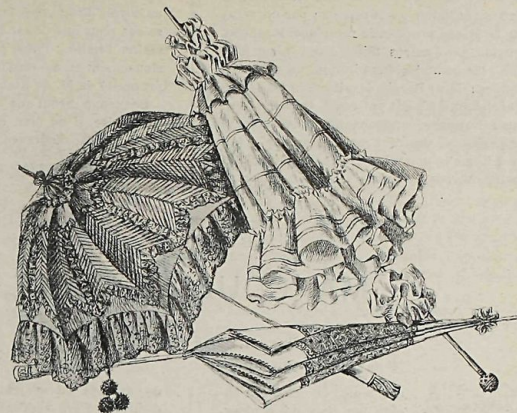
Ombrelle en surah blanc. — Une guipure d'Irlande couvre les deux tiers de la hauteur; le surah découpé dessus forme le bas et le haut de l'ombrelle, qui est pris dans un chiffonné de surah.

Costume de promenade en pékin mauve et pensée. — La jupe à petite queue est taillée en biais, et le bas du devant orné d'une bande mauve appliquée et soutachée avec motif brodé. Cette broderie se retrouve en pièce carrée complétant le corsage de la blouse, laquelle est serrée à la taille dans une haute ceinture coupée de trois rangs d'étroite broderie disposée en entre-deux. Une grande boucle ovale la ferme au-dessus d'une pendrille de perles. Col droit brodé. Manche à gigot, fermée intérieurement par une suite de petits boutons. Piqués sur l'épaule, près des fronces de la manche, nœuds en ruban pensée.

Toilette de soirée en moire Nil ornée de velours glycine appliqué de broderies. — Jupe à longue traine en moire, bordée au bas d'un petit bouillonné de velours, et garnie d'un large ruban de velours brodé qui prend sur la hanche gauche, coupe en biais le devant de la jupe et s'arrête au bas à droite sous un gros chou de velours. Corsage froncé, en moire Nil, pris dans un corselet de velours appliqué de ravis-



Robe de soirée en moire Nil, ornée de velours glycine appliqué de broderies.
De Madame Pelletier-Viel, 49, rue de la Paix.



GRUPE N° 2 : Ombrelle plissée en chevrons. — Très grande ombrelle de voiture.
Ombrelle en surah blanc et guipure.

santes broderies en relief. Chemisette froncée, en crêpe de Chine vert Nil, encadrée par des rubans en velours brodés rentrant dans le corselet et formant bretelles. Col Médicis à gros tuyaux, en crêpe de Chine, auquel s'attachent, derrière, deux longs pans de velours fixés à un petit chou. Manche bouffante en crêpe, serrée au-dessus du coude par un lien de velours plissé.

Deux corsages pour robe de jeune fille et de jeune femme :

N° 1. Corsage en lainage soyeux gris perle et guipure d'Irlande sur transparent rosé. — Le corsage, très ouvert en châte, devant et derrière, se rentre dans le corselet en guipure d'Irlande, dont la fermeture est sous le bras. La chemisette tendue, ainsi que la manche plate, sont en guipure. Celle-ci a, dans le haut, un bouffant en soie serrée au bas par des fronces montées à un poignet. Le corselet est à pointe.

N° 2. Corsage en foulard fond tige d'aillet à fleurs pompador et tissu crème vermicellé. — Devant et dos forment un corselet dont les pointes aiguës ont leur point d'appui sur le col droit du corsage intérieur, celui-ci est à col droit avec petit

bouillonné de tulle. Fermeture au milieu du devant et sous le bras pour le corselet, qui se perd sous la jupe. Manche large jusqu'au coude, plate et en tissu vermicellé pour le bas. Nœud à la saignée.



N° 1. Corsage en lainage gris soyeux, gris-perle et guipure d'Irlande sur transparent rosé de M^{lle} Thirion.



N° 2. Corsage en foulard fond tige d'aillet à fleurs pompador. De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Borghèse de se défaire de la toile fameuse, le gouvernement italien avait répondu par un refus absolu. Le prince proposa de remplacer le tableau en question par d'autres toiles d'une valeur inattaquable; les commissions administratives furent intraitables: César Borgia devait rester où il était.

Et cependant il n'y est pas resté. Un beau jour, le prince Borghèse annonça au gouvernement qu'une personne, désirant rester inconnue, avait acquis à Rome le portrait du frère de Lucrèce; et les quatre œuvres promises vinrent occuper sa

place. L'autorité alors, saisie de défiance, se mit en devoir de prendre toutes les mesures nécessaires pour que César Borgia ne quittât pas, au moins, l'Italie... Peine perdue, il en sortit mystérieusement et, aujourd'hui, il est bel et bien la propriété de M. de Rothschild...

Beaucoup diront que, pour mener à bien une entreprise, il ne faut, en ce bas monde, qu'une certaine dose d'adresse et de volonté.

CONSTANCE.

MA COUSINE JANE

(SUITE ET FIN)



ces mots, elle changea encore une fois de couleur, laissa échapper son ouvrage et, joignant les mains, s'écria :

— Oh ! si c'était possible ! Si tu pouvais m'aider... me conseiller du moins ! Oh !

mon bon cousin, si tu pouvais me faire obtenir l'amour de mon mari !

— Voilà bien ce que j'avais soupçonné dès le début, repris-je tristement ; mais, mon enfant, il me faudrait avant tout savoir quels sont les motifs qui l'ont poussé à t'épouser. Les connais-tu ?

— Oui, répondit-elle d'une voix brisée, et c'est ce qui a fait le mal. Si je les avais ignorés, la situation eût été différente.

Le mystère se compliquait. Il me fallut du temps et beaucoup de ménagements pour obtenir une explication qui fit la lumière dans ce dédale. A la fin, soit pour me complaire, soit pour soulager son pauvre cœur, elle me raconta tout.

— Tu te rappelles le jour de mon mariage... eh bien ! j'étais contente ce matin-là. Je me promettais d'être si bonne, si dévouée, de faire tant d'efforts pour rendre à M. Forbes l'affection qu'il semblait avoir pour moi ! Oui, après la cérémonie, quand je fus sa femme, j'osai le regarder en revenant à la maison, et je me sentis fière d'être à lui.

Peut-être te souviens-tu qu'avant de changer de toilette, je descendis au jardin ? J'étais possédée d'une envie folle, un enfantillage, l'envie de cueillir quelques-unes de mes fleurs favorites et de les emporter avec moi. Je me croyais seule, M. Forbes toutefois m'avait précédée; quelqu'un lui avait remis une lettre au moment où nous rentrions, et cette lettre, il s'était retiré dans la serre pour la lire. Je l'aperçus de loin; il était assis et il sanglotait le front appuyé sur la table, le visage enseveli entre ses bras repliés autour

de sa tête. Je m'arrêtai tremblante et glacée d'effroi. Un pressentiment affreux m'avait saisie. La lettre qu'il venait de recevoir gisait à terre, auprès de lui; j'entrai, je la ramassai... Mon mari ne semblait pas se douter de ma présence. Alors mes regards tombèrent sur les premières lignes et ne purent s'en détacher. Je lus jusqu'au bout sans avoir conscience de ce que je faisais. Hélas ! c'était une lettre d'amour écrite par une femme qui l'avait trahi, mais qui, à la dernière heure, se repentait et venait solliciter son pardon ! Elle se montrait pleine d'espérance et de tendresse. Elle avait tant souffert qu'elle refusait de croire qu'il pût tenir rigueur à son Annie ! Oui, elle avait écrit, — son Annie ! — J'étais sa femme depuis moins d'une heure; je n'avais pas encore dépouillé ma robe blanche, mon bouquet de fleurs d'oranger, et je voyais une autre femme se dresser entre moi et mon mari !

Il releva la tête et m'aperçut tenant encore la lettre; mon visage bouleversé lui fit comprendre sans doute que je l'avais lue, car il me la prit des mains et s'éloigna sans prononcer un mot. Quels étaient ses sentiments ? Regrettait-il que cette lettre fût venue si tard ? M'eût-il abandonnée au pied même de l'autel ? Je me le demandai alors ! Maintenant je sais mieux à quoi m'en tenir. — M. Forbes est incapable d'une déloyauté. — Mais je pouvais dans ce temps-là douter... j'avais la tête perdue. Une seule chose m'apparaissait clairement : — Il ne m'aimait pas. Il m'avait épousée pour punir l'infidèle, et s'il avait pressé notre mariage, c'était afin de devancer le sien et de lui prouver combien son manque de foi le touchait peu. Il m'avait prise pauvre, sans beauté, ni mérite d'aucun genre, voulant que je lui dusse beaucoup et que lui, l'homme riche et recherché de tous, me dût le moins possible. — Voilà ce que je reconnaissais trop bien; c'était dur, va !

Tu sais maintenant, William, pourquoi nous ne sommes pas heureux, pourquoi nous ne le serons

jamais. C'est à cause de cette maudite lettre que j'ai lue. Comme Psyché, je suis punie par ma faute. Si j'étais demeurée dans l'ignorance, j'aurais conservé un semblant de bonheur. M. Forbes aurait joué son rôle jusqu'au bout, et jusqu'au bout j'aurais cru l'avoir subjugué. Ma petite vanité a reçu un coup bien cruel, quand j'ai découvert que jamais je n'avais été aimée. J'étais l'instrument dont on se servait pour venger une injure, voilà tout. Ta pauvre Jane a donc appris la modestie à ses dépens. Toutefois, pour être juste envers lui, je dois dire que son intention était assurément de se montrer généreux, bon, plein d'attentions à mon égard; peut-être eût-il fini par s'attacher un peu à moi. Mais après ce qui s'est passé, ce n'est plus possible: je sais trop de choses. Tel que tu le vois en public, tel il reste quand nous sommes seuls: un homme bien élevé, rien de plus. Si je voulais avoir une robe nouvelle tous les jours, il me la donnerait; mais quant à me persuader qu'il m'aime, c'est hors de son pouvoir, de même qu'il m'est impossible de rien faire pour lui plaire. Je ne trouve pas une parole affectueuse à lui adresser. Je suis d'une froideur de statue en sa présence. Je m'en rends compte et n'y peux rien changer; je sens cette Annie entre nous deux, et cela me glace. Jamais je ne l'ai vue; qui elle est, ce qu'elle est, je l'ignore; mais, la nuit, souvent je me réveille pour me demander si ma mort, qui permettrait à mon mari d'épouser cette femme, lui causerait un bien grand chagrin.

Pauvre petite amie! Je l'écoutais le cœur serré:

— Jeannette, lui dis-je enfin, veux-tu savoir ce qui t'empêche de conquérir ton mari? C'est que tu l'aimes trop!

Elle couvrit son visage de ses deux mains, et je vis la rougeur envahir son front et jusqu'à son cou.

— C'est bien cela, dit-elle enfin. — Je l'aime, moi qui me reprochais, quand je me suis mariée, de ne pas nourrir à son égard des sentiments assez exaltés. Je l'aime... Il ne s'en aperçoit pas... mais si un jour il venait à s'en douter, je serais la plus misérable des créatures. C'est la persuasion où il est de mon indifférence qui lui fait accepter son sort. S'il connaissait la vérité, cette situation lui paraîtrait intolérable.

— Comment le sais-tu?

— Je ne pourrais expliquer cela, mais je le sens. Une fois j'ai failli me trahir. Comment? Peu importe. Jamais je n'oublierai le malaise visible qui s'est emparé de lui, le regard qu'il m'a jeté...

— Jane, tu calomnies ton mari!

— Non, répliqua-t-elle avec calme. C'est toi qui ne me comprends pas, si tu crois que je l'accuse. Je suis, tu le sais, d'un caractère réservé, et c'est en partie ce qui l'a décidé à me choisir. Il s'est dit: — Voilà une fille qui ne me demandera ni passion ni tendresse, rien en un mot de ce que je ne puis donner. — Admets qu'il acquière la preuve que je ne suis pas la femme qu'il a cru prendre, qu'il reconnaisse qu'en l'épousant j'en-

tendais aimer et être aimée à mon tour,... ne devines-tu pas tout l'ennui qu'il en aurait?

Hélas! c'était trop vrai. J'eus un soupir de découragement. Dans le moment même, Arthur vint rompre notre tête-à-tête. Il courut tout droit à sa jeune belle-mère, qui le prit sur ses genoux où il se pelotonna. De cette place il me regardait, me montrant un visage si pâle, si souffreteux, qu'aussitôt je lui pardonnai tous ses méfaits passés. J'avais devant moi une reproduction vivante de l'immortelle *Vierge à la chaise* de Raphaël. En contemplant ce groupe, je me demandai ce qui pouvait empêcher les peintres de nous donner encore des madones et des enfants Jésus. Ils prétendent que la matière est épuisée. Comme si l'on pouvait jamais épuiser le sujet le plus fécond qu'offre la nature humaine, — la maternité!

— Jane, lui dis-je les yeux humides, voilà votre espoir à tous deux. Cet enfant sera le trait d'union entre toi et son père.

Elle secoua tristement la tête.

— Loin de là, répondit-elle, il sera plutôt un sujet de division pour l'avenir. Quand j'ai trouvé, en arrivant ici, ce pauvre petit être chétif, je me suis sentie attirée vers lui, sans doute parce qu'il souffrait comme moi... peut-être aussi parce qu'il était une partie de lui-même, ajouta-t-elle, en baissant les yeux. — Je l'appelai, il vint à moi; je le caressai, et je le vis s'endormir dans mes bras. Chaque fois qu'il a été malade, c'est moi qui l'ai soigné; quand, aigri par la souffrance, il s'est montré hargneux, irritable, j'ai supporté patiemment ses méchancetés. C'est ce qui l'a tant attaché à sa nouvelle maman. Malheureusement il m'aime trop. Celui qui aurait dû avoir la première place dans son affection est relégué au second rang, bien en arrière. Je suis obéie quand l'autre semble n'être même pas entendu; je suis recherchée alors qu'il est négligé, et pour cet autre, je reste une étrangère! Comment les préférences dont je suis l'objet ne l'irriteraient-elles pas contre moi?... Non pas directement, mais par contre-coup... Je l'ai frustré, en effet, car, sache-le, si jamais quelqu'un a été aimé avec passion, c'est cet enfant. Quand sa mère mourut en le mettant au monde, son père jura de la remplacer. Il veilla sur ce berceau, comme une femme eût pu le faire, — et moi, je suis venue lui dérober la douce récompense d'un amour quasi maternel! Moi, qui n'ai pas été à la peine, j'ai recueilli, à sa place, le fruit de la plante délicate qui lui a coûté tant de soins! — Comment faire? C'est ma seule consolation dans ma tristesse. Ce cher petit qui se serre contre moi, puis-je le repousser? Quand j'écoute son babil, quand je me mêle à ses jeux, quand je m'occupe de lui, comme je le fais journellement, je me trouve presque heureuse. Arthur n'est pas toujours grognon comme tu l'as vu. Arthur ne mord pas toujours, car il ne souffre pas constamment, le pauvre. A certains moments, il a la gaieté, la gentillesse, l'entrain inoffensif d'un petit chat; n'est-ce pas, mon trésor?

L'enfant la regarda et répondit à ses paroles

par un long baiser. C'est dans cet embrassement que M. Forbes les surprit. Je le vis tressaillir. Néanmoins il fit bonne contenance, s'avança en souriant jusqu'auprès de nous et, se penchant par-dessus l'épaule de Jane, pria le petit garçon d'embrasser aussi « papa ». Arthur fronça le sourcil et repoussa « papa » d'un air maussade. M. Forbes s'efforça de tourner la chose en badinage, mais l'expression douloureuse de son visage démentait l'allure dégagée qu'il affectait. Personne n'est parfait en ce monde : je vis un éclair de satisfaction passer dans les yeux noirs de Jane, et son regard triomphant semblait dire, pour moi du moins :

— Je ne suis pas Annie, ce qui n'empêche pas que je puisse trouver quelqu'un qui m'adore, monsieur Forbes.

Et, sous ce regard, qu'il le comprit ou non, le malheureux devint tout rouge.

Pauvre petit Arthur ! Qui sait si ce regard ne fut pas la cause de ce qu'il me reste à raconter ?

Rien n'est plus facile que de provoquer des confidences, sous prétexte de donner un bon conseil ; mais rien n'est plus malaisé, pour une personne ayant conscience de la responsabilité qu'elle assume, que de formuler ce conseil-là.

Tel était précisément mon cas, et je redoutais maintenant de me retrouver seul avec Jane. A ma grande satisfaction, je crus démêler bientôt qu'elle avait parlé pour soulager son cœur, non pour obtenir des avis. Je fus, l'avouerai-je, un peu mortifié de voir le peu de cas qu'elle faisait de mes lumières. Elle ne me demanda jamais de lui tracer une ligne de conduite à l'égard de son mari, et il sembla que rien ne se fût passé entre nous. *Je la plaignais du fond du cœur, d'autant plus que je ne voyais aucun remède à ses maux.* Je plaignais aussi M. Forbes. Il est fort commode, vous le voyez, d'épouser une femme dans l'intention de vivre avec elle sur le pied d'une douce camaraderie, il l'est beaucoup moins par contre de mener l'entreprise à bien, quand on tombe sur une jeune personne qui se permet de vous donner son cœur et qui se sent blessée si vous n'avez la volonté ou bien le pouvoir de lui rendre la pareille.

Oui, je le répète, j'étais pénétré de compassion pour le mari, car enfin, si Jane avait trouvé son malheur dans la lecture de la fameuse lettre, le pauvre homme trouvait le sien assurément dans la lecture, trop facile pour qu'il ne la fit point, des sentiments de sa femme. Naïve Jane ! qui croyait pouvoir cacher pareil secret à un mari ! L'amour seul rend aveugle, et M. Forbes n'était point amoureux.

Je le surveillai sans en avoir l'air, et je crus bientôt avoir acquis la certitude qu'il se désolait de reconnaître chez une femme, jugée d'abord froide et raisonnable à l'excès, des sentiments romanesques auxquels il ne pouvait répondre. Certes, il ne lui en voulait pas de l'erreur qu'il avait commise ; mais leurs cœurs ne battant point à l'unisson, il devait trouver sa situation fort gênante. Sans la malencontreuse découverte

de la lettre, il eût probablement fait tous ses efforts pour lui cacher la vérité. Par malheur la lettre était là, et mon cousin me semblait être un de ces hommes qui savent s'imposer une contrainte, mais qui sont incapables de mentir.

L'entorse que je m'étais donnée guérissait tout doucement. Je commençais à marcher à l'aide d'une canne, quand un matin je vis M. Forbes partir en voiture avec Arthur.

— Ayez la bonté de prévenir Jane que j'emmène le petit, me dit-il en passant devant moi.

A ces mots, Arthur, qui jusque-là était fort tranquille, poussa des cris de paon et appela sa maman au secours ! Le père se mordit les lèvres, mais n'en poursuivit sa route que plus vite.

En un instant, ils eurent disparu. Jane, accourue au bruit, reçut assez mal la commission dont j'étais chargé pour elle.

— Mon Dieu ! quelle idée a-t-il d'emmener Arthur à la ville ? s'écria-t-elle d'une voix douloureuse. Ma femme de chambre me disait à l'instant que la variole y sévit. Oh ! si l'on pouvait le rattraper !

Il n'y fallait pas songer ; aussi m'occupai-je seulement de la rassurer. J'eus beau faire toutefois, elle demeura inquiète.

— Hélas ! pourquoi l'a-t-il emmené ? répétait-elle sans cesse.

Pourquoi ? La belle question !

Dans l'après-midi, d'ailleurs, l'enfant revenait gai, dispos, plein d'entrain, et le père semblait tout fier de l'avoir possédé à lui seul pendant une demi-journée.

— Il ne s'est pas ennuyé ! dit-il à la belle-mère d'un air triomphant.

Le reste du jour se passa bien ; mais le lendemain matin, l'enfant, en se réveillant, se plaignit d'un malaise ; quand son père rentra, le soir, l'indisposition avait pris déjà les proportions d'une vraie maladie, et bientôt on put reconnaître les symptômes de la variole. Ce fut moi qui avertis M. Forbes. Je le vis chanceler sous le coup. Il venait d'apprendre que cette affection régnait à l'état d'épidémie dans la ville, et c'était lui qui y avait conduit son enfant ! Il l'avait exposé de gaieté de cœur à la contagion, à la mort peut-être.

— Que Dieu me pardonne ! s'écria-t-il éperdu ; puis il ajouta aussitôt : — Jane a-t-elle déjà eu cette maladie ?

— Jamais, répondis-je.

— Alors il faut l'éloigner, reprit-il vivement, il le faut. — Et il courut à la chambre de son fils, où Jane était assise près du lit, tenant la main du petit malade dans la sienne. M. Forbes marcha droit à elle, en proie à une violente agitation.

— Jane, dit-il sans oser regarder l'enfant, retirez-vous, je vous en prie... Vous n'avez pas eu la petite vérole ; vous ne pouvez rester ici.

— Me donneriez-vous ce conseil si j'étais sa mère ? répliqua la jeune femme.

— Vous n'avez pas le droit de risquer votre vie, reprit son mari d'un ton suppliant. Moi j'ai déjà passé par là, votre cousin aussi. — Il faut vous dire que moi, le cousin William, le cousin

sans conséquence, je suis horriblement grêlé. — Nous ne courons aucun risque, nous autres, tandis que vous en courez beaucoup.

— Moi, des risques ? prononça Jane avec une sanglante ironie. De quels risques voulez-vous parler ?... Ma vie peut-être ? Est-elle donc si précieuse ? Et s'il m'arrivait d'être défigurée, croyez-vous vraiment que mon sort en deviendrait pire ?

Il ne trouva pas un mot à répondre.

— J'ai obtenu, j'ai gagné l'affection de cet enfant, reprit Jane, se retournant vers la couchette, et rien, rien au monde, entendez-vous, ne me décidera à l'abandonner.

Plus un mot ne fut échangé. Arthur geignait sur son lit, ayant Jane d'un côté et son père de l'autre.

Trois jours s'écoulèrent de la sorte pendant lesquels le petit patient s'affaissa de plus en plus. Le quatrième, un ange vint le chercher, qui lui apporta la délivrance. J'étais présent quand il mourut. Pauvre petit martyr ! lui, d'ordinaire si indocile, il était devenu doux et patient depuis sa maladie : je m'étais pris à l'aimer, moi aussi. Mon cœur se gonfla quand je vis ses paupières palpiter, ses lèvres frémir convulsivement et son visage amaigri, qui n'avait subi aucune altération, prendre le calme rigide de la mort.

Jane pleurait en silence. M. Forbes avait les yeux secs ; il semblait changé en statue. D'abord il parut à peine se rendre compte des choses, puis enfin il comprit que tout était fini. Il ne me voyait probablement pas, caché que j'étais sous les rideaux ; en tout cas, il n'avait plus conscience de ma présence. S'adressant à sa femme :

— Jane ! dit-il.

Jane tourna vers lui ses yeux noyés, sans répondre.

— Jane, venez près de moi.

Elle se leva et alla s'asseoir au bord du lit, à ses côtés. Avec un rauque gémissement dans lequel se confondaient la douleur, le remords et l'amour, il l'attira brusquement et appuya sa tête sur la poitrine qui avait si souvent servi d'oreiller à la tête de son fils. Le refuge du petit Arthur dans ses peines d'enfant était devenu celui de l'homme fort terrassé par la douleur. Jane entoura le cou de son mari de ses deux bras et mêla des larmes brûlantes aux siennes. Tandis qu'ils pleuraient ensemble, le cher innocent dormait son dernier sommeil, souriant à ce monde exempt de souffrance et de tristesse dans lequel il venait d'entrer.

Je me retirai sans bruit : je comprenais que de la plus terrible douleur peut résulter un grand bien.

Longtemps après cet événement, Jane me dit un jour :

— Cousin William, mon mari s'est rendu à moi à cette heure suprême, et depuis lors j'ai possédé son cœur sans partage.

Elle avait pris la maladie au chevet du pauvre Arthur ; mais, admirablement soignée par son mari, elle guérit vite et ne fut pas défigurée. Heureuse Jane ! Je l'ai vue dernièrement en me rendant à Londres. Combien la vieille maison des Aulnes me parut embellie, habitée qu'elle était maintenant par une femme heureuse ! Combien M. Forbes me sembla fier de sa Jane et de son fils unique, gros garçon qui lui ressemblait beaucoup.

Est-il nécessaire de dire que ce fils avait reçu le nom d'Arthur ? Eh bien ! quelque tendresse qu'eût la mère pour cet enfant, je n'oserais affirmer qu'elle l'aimât autant que l'autre ; je lui en fis même l'observation.

— Le premier Arthur, me répondit-elle, était l'enfant de ma douleur ; le second est l'enfant de ma joie, ils ne pouvaient donc être aimés de la même façon. Sans compter que l'autre me préférerait à tout au monde, tandis que, pour celui-ci, je passe bien après son père.

— Et Annie ? hasardai-je malicieusement ; qu'est devenue Annie ?

— Je l'ignore et ne m'en inquiète guère, riposta Jane avec une superbe indifférence. Des deux Arthur, celui qui n'est plus a effacé le passé, et l'autre m'est garant de l'avenir. Je puis aujourd'hui défier une douzaine d'Annies.

Chère petite Jeannette ! Elle est toujours la même. Quelle naïveté adorable ! Il n'y a qu'elle pour imaginer qu'un enfant mort ou en vie ait le pouvoir de la protéger contre des rivalités redoutables. Elle se protège bien suffisamment toute seule ! Au reste, M. Forbes, avec cette vanité béate propre aux maris heureux, n'a eu rien de plus pressé que de m'en donner la preuve. En me reconduisant à la gare, il me mit au fait de toute l'histoire. Il avait rencontré récemment dans une fête la trop fameuse Annie, dont il se garda du reste, en galant homme, de me dire le nom.

— Vous ne vous ferez jamais une idée, me dit-il, de ce que j'ai éprouvé en comparant ces deux femmes, ma chère, ma jolie, ma charmante Jane, — Jane jolie !... Il n'y a que l'amour pour dire de pareilles absurdités ! — et cette folle créature, égoïste autant que frivole ! Ma bien-aimée femme me sentit frissonner comme nous quittons le bal ; elle crut que j'avais froid. Oui, certes, j'avais froid jusqu'à la moelle des os, car je songeais que j'aurais pu, à l'heure présente, être le mari de cette péclore !

JULIA KAVANAGH.





Jaquette longue en drap marine.
Modèle de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Jaquette en drap marine. — Se fait en drap de toutes nuances, doublée de soie, et, sur 1 mètre de longueur, trois plissés crevés coupent la basque du dos; le devant très ouvert, est fermé à la taille par un seul bouton; les revers, tendus de soie assortie, laissent voir une chemisette en surah ou en créponné dont le col est drapé de soie. Des piqures au contour et à la manche.
Prix : 150 fr.

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4882

Et une *Feuille de Patrons et de Broderies* :

PATRON : Pantalon et veste droite et ouverte pour garçon de 7 ans. — Corsage à plastron et côté veste Figaro pour fillette de 8 ans et plus.

BRODERIES : Dessin ganse ronde et perles pour corsage. — Dessin soutache pour jupe. — Feston pour taie d'oreiller et drap. — Couverture de livre. — Cadre à photographie. — Initiales.

ANECDOTE

Roquelaure, qui était loin d'être beau, voulut un jour présenter au roi un Auvergnat fort laid qu'il avait rencontré à Versailles; il ajouta même en le recommandant à Louis XIV qu'il lui avait de grandes obligations.

— Quelles sont donc, lui dit le roi après l'audience, les obligations que tu dois à ce gentilhomme?
— C'est, répondit Roquelaure, que sans ce magot-là, je serais l'homme le plus laid de votre royaume.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Pour protéger pendant l'été les dorures des glaces contre les taches de mouches, il faut les enduire, au moyen d'un pinceau, d'une légère couche d'huile de laurier.

A l'automne, on enlèvera l'huile à l'aide d'un pinceau trempé dans une eau de savon très mousseuse.

PETITS CONSEILS ET RECETTES DE TOILETTE D'AUTREFOIS

Diane de Poitiers, pour éviter les rides, se promenait par la pluie et exposait son visage à l'ondée bienfaisante qui effaçait les petites rides causées par la sécheresse.

Le premier médecin de Louis XIV lui recommandait de fermer les yeux pendant quelques minutes plusieurs fois par jour, afin, disait-il, de conserver la pureté des traits.

La Du Barry, dont les dents étaient ravissantes, employait des dentifrices très simples et peu coûteux. L'été, elle lavait ses dents avec des fraises; l'hiver, elle les frottait avec du sel.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat



Imp. Tadelner Press

N° 4882

Journal des Dames

Rue Vivienne. 48

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Costumes de Fillettes de M^{me} DELERABLE, 46, Passage des Princes. Costumes de Petits garçons de M^{re} LACROIX, 62, R^{ue} Haussmann. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français. Chaussures de la Maison KAHN, 55, Rue Montorgueil.